

ORAISON FUNÈBRE

DE

MARIE-ANNE-CHRISTINE

DE BAVIÈRE, DAUPHINE DE FRANCE ;

Prononcée dans l'église de Notre-Dame, le 15 juin 1690, en présence de monseigneur le duc de BOURGOGNE, de MONSIEUR, et des Princes et Princesses du sang.

Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fenum arui : tu autem, Domine, in æternum permanes.

Mes jours se sont évanouis comme l'ombre, et j'ai séché comme l'herbe : mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement.

Ps. 101. v. 12.

MONSIEUR,

C'EST ainsi que parlait autrefois un roi selon le cœur de Dieu, quand ses jours défaillans et ses infirmités mortelles l'approchaient du tombeau, et lui laissaient encore un reste de vie pour sentir sa langueur et sa chute, et pour adorer la grandeur et la durée éternelle du Dieu vivant.

Il regarde sa vie, tantôt comme la fumée qui s'élève (1), qui s'affaiblit en s'élevant, qui s'exhale et s'évanouit dans les airs, tantôt comme l'ombre qui s'étend, qui se rétrécit, se dissipe ; sombre, vide et disparaissante figure ! tantôt comme l'herbe qui sèche dans la prairie, qui perd à midi sa fraîcheur du matin, et qui languit et meurt sous les mêmes

(1) Defecerunt sicut fumus dies mei. Ps. 101. 4.

DE MADAME LA DAUPHINE.

165

rayons du soleil qui l'avait fait naître. De combien de tristes idées son esprit est-il occupé, et combien trouve-t-il partout d'images sensibles de nos fragiles plaisirs et de nos grandeurs passagères !

Mais lorsqu'il se regarde du côté du Seigneur, comme une de ces créatures qui sont faites pour le louer (1), comme un de ces rois qui doivent servir à sa gloire (2), il demeure en suspens entre la confusion et la confiance. Il excite son humilité à la vue de son néant ; il anime ses espérances à la vue de la bonté et de l'éternité de Dieu. Il voit une vanité qui passe, et il dit : Vous les changerez, Seigneur, et ils seront changés (3). Il voit une vérité qui demeure, et il s'écrie : Pour vous, mon Dieu, vous êtes toujours le même (4), et vos années ne finissent point. Il tremble à la face de l'indignation et de la colère de Dieu qui coupe le fil de ses jours (5), et qui le brise après l'avoir élevé (6), mais il se rassure par la pensée de ses miséricordes, qui se réveillent ordinairement dans le temps de nos plus grandes misères (7).

Ne connaissez-vous pas, Messieurs, dans les sentimens de ce prince ceux de la princesse que nous pleurons ? Ne vous semble-t-il pas qu'elle vous dit d'une voix mourante : La lumière de mes yeux s'éteint, un nuage sans fin se lève entre le monde et moi : je meurs et je m'échappe insensiblement à moi-même ? Tristes momens ! terme fatal de ma languissante jeunesse ! Mais si je sens qu'il n'y a qu'un petit nombre de jours pour moi, je sais aussi qu'il y a

(1) Populus qui creabitur laudabit Dominum. Ps. 101. 19.

(2) Reges ut serviant Domino. Ib. 23.

(3) Mutabis eos, et mutabuntur. Ib. 28.

(4) Tu autem idem ipse es. Ib. 28.

(5) A facie iræ et indignationis tuæ. Ib. 11.

(6) Quia elevans allisisti me. Ib. 11.

(7) Quia tempus miserendi ejus. Ib. 14.

des années éternelles. La main qui me frappe me soutiendra ; et, comme par la loi du corps je tiens à ce monde qui passe, par l'espérance et par la foi je tiens à Dieu qui ne passe point.

Si je venais ici déplorer la mort imprévue de quelque princesse mondaine, je n'aurais qu'à vous faire voir le monde avec ses vanités et ses inconstances : cette foule de figures qui se présentent à nos yeux, et s'évanouissent ; cette révolution de conditions et de fortunes, qui commencent et qui finissent, qui se relèvent et qui retombent ; cette vicissitude de corruptions, tantôt secrètes, tantôt visibles, qui se renouvellent ; cette suite de changemens en nos corps par la défaillance de la nature, en nos ames par l'instabilité de nos desirs ; enfin ce dérangement universel et continu des choses humaines, qui, tout naturel et tout désordonné qu'il semble à nos yeux, est pourtant l'ouvrage de la main toute-puissante de Dieu, et l'ordre de sa providence.

Mais, grâces au Seigneur, je viens louer une princesse plus grande par sa religion que par sa naissance, et vous montrer, au lieu des fragilités de la nature, les effets constans de la grâce ; des vertus évangéliques pratiquées en esprit et en vérité ; des sacrements reçus avec des sentimens d'une dévotion exemplaire ; des prières attentives et persévérantes ; une volonté soumise et conforme à la conduite de Dieu sur elle ; des souffrances unies à celles de Jésus-Christ crucifié ; des consolations venues du sein du Père des miséricordes ; des espérances immobiles, fondées sur celui qui dit dans l'Écriture : « Je suis Dieu, je ne change point. (1) » Recueillons ce discours, et réduisons-le à vous faire voir une vie courte, mais toute réglée par la sagesse : une longue mort soutenue par la résignation et la patience. Ces deux réflexions composeront l'éloge de très-hau-

(1) Malach. 3. 6.

te, très-puissante, et très-excellente princesse, Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, dauphine de France.

PREMIÈRE PARTIE.

QUEL est donc mon dessein, Messieurs, et de quelle sagesse dois-je ici vous entretenir ? Ce n'est pas de celle du siècle, qui s'empresse et qui s'inquiète, qui conduit des intrigues, qui démêle des intérêts, qui traite d'affaires, qui cause ou qui termine des différends. Vous ne verrez dans ce discours ni ces digressions politiques qu'on accommode au sujet avec art, et qu'on ramène à la religion avec peine, ni ces portraits ingénieux où l'imagination vive et hardie fait voir, comme en éloignement, les agitations présentes du monde, avec les intérêts et les passions des grands hommes qui le gouvernent.

L'histoire de notre princesse n'est pas liée à celle du siècle ; elle n'a nulle part à la guerre ni à la paix des nations. Ses actions n'ont point de plus grand éclat que celui que la vertu donne : la providence de Dieu ne s'est pas tant servie d'elle pour faire de grandes œuvres que pour donner de grands exemples. Quelque honorée qu'elle ait été, elle a eu moins de réputation que de mérite, et nous pouvons dire d'elle à la lettre ce que disait le Roi prophète : que toute la gloire de la fille du roi est renfermée au dedans d'elle : *Omnis gloria filia regis ab intus* (1).

Je parle donc de cette sagesse qui montre à chacun les règles et les bienséances de son état ; qui donne le discernement pour connaître, et la prudence pour agir ; qui sépare les vérités des illusions ; qui se fait des préceptes de bien vivre, et qui les observe ; enfin de cette sagesse dont parle l'apôtre saint Jacques (2) : « qui vient d'en haut, qui est chaste,

(1) Ps. 44. 14 — (2) Epist. 3. 17.

» paisible , modeste , équitable , susceptible de tout
 » bien , docile , pleine de miséricorde et de fruits de
 » bonnes œuvres , qui ne juge point et qui n'est
 » point dissimulée. » Est-ce la sagesse qu'il loue ?
 est-ce la princesse ? L'une et l'autre , ce n'est pres-
 que qu'une même chose.

Avec quelle modération a-t-elle usé des avantages
 que lui donnaient son rang et sa naissance ? Qui ne
 sait que la maison de Bavière est une de ces maisons
 augustes où la puissance , la valeur et la piété se per-
 pétuent , et dont la gloire ne vieillit point avec le
 temps ? Il en est sorti des rois et des empereurs ; il
 y est entré des impératrices et des reines. Combien
 de siècles faut-il percer pour découvrir son origine !
 Combien de couronnes faut-il unir pour compter
 ses alliances ! Et combien faudrait-il rapporter de
 noms et d'actions héroïques pour la faire voir dans
 tout son éclat !

Madame la dauphine , je l'avoue , ne fut pas in-
 sensible à cette espèce de gloire , mais elle n'en fut
 pas éblouie ; elle fondait sa grandeur sur les exem-
 ples plutôt que sur les titres de ses ancêtres : l'idée
 qu'elle avait de sa naissance excitait dans son cœur
 non pas une élévation d'orgueil , mais une émula-
 tion de vertu ; et la pureté du sang ne fit que servir
 de motif à la pureté de ses mœurs. Elle savait que
 Maximilien , son aïeul , soutint par son zèle et par
 son courage les autels que l'hérésie avait ébranlés ,
 et sauva la religion attaquée et chancelante dans
 l'Allemagne. Elle n'ignorait pas que Guillaume , son
 bisaïeul , après avoir sagement gouverné ses Etats ,
 s'en démit par une abdication volontaire , pour jouir
 d'une sainte tranquillité dans une retraite religieu-
 se. C'est de là qu'elle tirait ses principes de religion
 et de retraite , et ce désir qu'elle avait eu depuis ses
 jeunes ans , de renoncer tout-à-fait au monde.

Mais Dieu la réservait dans les trésors de sa provi-

dence , pour donner à la France , par son heureuse
 fécondité , la seule bénédiction qui lui manquait.
 La prudente Adélaïde méditait ce noble dessein. Oc-
 cupée de la puissance et de la majesté de nos rois
 dont elle sortait , quel soin ne prit-elle pas de son
 enfance ! Combien de fois demanda-t-elle au Ciel
 dans ses prières d'approcher la fille du trône où la
 mère avait autrefois espéré de monter ! Avec quelle
 application lui forma-t-elle une humeur sage , un
 esprit juste , un cœur français ! Heureuse , si elle
 eût pu faire passer ses inclinations dans le reste de
 sa famille ! Ses vœux furent enfin accomplis ; mais
 elle ne vit pas le jour du Seigneur : elle mourut ,
 comme Moïse (1) , sur la montagne ; et Dieu , pour
 sa consolation , se contenta de lui montrer de loir
 la terre promise.

Cependant la réputation de cette jeune princesse
 croissait avec l'âge. Sa prudence avancée lui tenait
 lieu d'éducation. Elle se fit dans son palais une cour
 et une retraite ; et , par la force de sa raison , elle
 apprit l'art de parler et de se taire. On vit paraître
 en elle ce que nous avons depuis admiré : la retenue
 qu'inspire la solitude , la politesse que donne l'usage
 du monde ; une fierté noble qui marquait la gran-
 deur de sa naissance ; une scrupuleuse pudeur qui
 marquait le fonds de sa vertu ; une vivacité qui lui
 faisait souvent prévenir les pensées des autres ; une
 sagesse qui lui donnait toujours le temps de peser
 les siennes ; une bonté prête en tout temps à faire
 le bonheur des uns , à soulager les peines des au-
 tres ; une sincérité qui la rendait incapable de dis-
 simuler , ni par gloire , ni par faiblesse ; une fidé-
 lité inviolable dans ses amitiés et dans ses paroles ;
 enfin une piété qui n'était ni austère ni relâchée ,
 qui se faisait honorer de tous et ne se faisait crain-
 dre à personne.

(1) Deut. 32. 49.

Toutes ces grandes qualités brillèrent à son arrivée. Souvenez-vous, Messieurs, de ces jours heureux où, parmi les vœux et les acclamations des peuples, elle parut au milieu d'une cour pompeuse avec un air qui n'avait rien ni d'étranger ni de contraint, avec une grâce plus estimable et plus touchante que la beauté même. Vous la vîtes soutenir les favorables regards du plus grand roi du monde; avec les sentimens d'une joie modeste et d'une humble reconnaissance, allumer au pied des autels, à la vue d'un aimable et royal époux, les feux sacrés d'un chaste mariage, et recevoir les hommages qu'on lui rendait, avec un visage aussi doux et aussi riant que sa fortune. Applaudie de tous, mais à son tour affable et civile à tous, elle prévenait ceux-ci, répondait honnêtement à ceux-là, donnant au rang et au mérite des préférences d'inclination et de justice, sans faire des mécontents ni des envieux; conservant de sa dignité ce que lui en faisait garder la bienséance, et ne comptant pour rien ce que sa bonté lui en faisait perdre.

Mais quoi! oublié-je mon triste sujet? et comment accordé-je ici le souvenir de ces joyeuses solennités avec cet appareil de cérémonies funèbres? Il est juste, Messieurs, que vous estimiez la perte que vous avez faite; que vous sachiez les joies aussi-bien que les douleurs que madame la dauphine a ressenties, et que vous connaissiez le bon usage qu'elle a fait des biens et des maux de la vie.

Quelle fut la modération de son esprit! Vous parlerai-je de ces audiences où elle recevait les ambassadeurs, entrant dans les intérêts de chacun, et parlant à chacun sa langue; accompagnant les honneurs qu'elle leur faisait d'un air de grandeur et d'intelligence, et joignant toujours à l'élégance du discours les grâces de la modestie? Vous dirai-je avec quel discernement elle jugeait des ouvrages d'esprit? Quel-

le justesse, mais aussi quelle circonspection était la sienne! Exacte sans critique, indulgente sans flatterie, louant par connaissance, excusant par inclination, et ne blâmant que par nécessité, elle se défiait de ses lumières: une sage timidité lui fit presque toujours supprimer une partie de son avis, bien loin de décider, comme la plupart des personnes de son élévation et de son sexe, qui, pour faire valoir leurs sentimens, se servent de l'autorité qu'elles ont et de la complaisance qu'on a pour elles.

Combien était-elle plus retenue en matière de religion! Eloignée de curiosité et de présomption, elle ne savait que deux choses, obéir, croire. Elle ne refusait pas d'être instruite, mais elle n'avait pas besoin d'être convaincue, allant à Dieu par la docilité de son cœur, non pas par l'agitation de son esprit. Le moindre bruit de division dans l'Eglise la faisait trembler. Les différens et les disputes des théologiens alarmaient sa piété, d'autant plus craintive, qu'elle était constante et solide; et comme on voulut quelquefois lui faire entendre la diversité des opinions et des doctrines: « Laissez-moi, disait-elle, mon heureuse ignorance, et ne m'ôtez pas le mérite et la tranquillité de ma foi. » Attachée au saint Siège et à l'Eglise de Jésus-Christ par les liens de paix, de charité et d'obéissance (1), elle savait que tout fidèle doit captiver son entendement; que, comme il y a une voie étroite qui resserre les mœurs dans les règles de l'Evangile (2), il y a aussi un chemin étroit qui resserre l'esprit dans la créance de l'Eglise; et qu'enfin Dieu ne demande pas aux personnes de son sexe une sublime raison, ni une science fastueuse, mais une dévotion tendre, et une foi simple accompagnée d'un humble silence.

N'est-ce pas cette foi qui la conduisit et la régla dans tous les offices de la vie chrétienne? Quel ordre

(1) 1 Cor. 10. — (2) Léon. Serm. 24, 1.

et quelle attention dans ses prières ! Elle s'y prépare par le recueillement, s'y soutient par la ferveur, s'y perfectionne par les désirs, les résolutions et la vigilance. Son imagination se purifie, les idées du monde s'éloignent au moindre signal qu'elle leur donne, et son cœur, par une sainte habitude, se rend à elle, ou plutôt à Dieu, aux heures qu'elle a marquées pour implorer ses miséricordes ou pour y réciter ses louanges. Entre-t-elle dans les lieux saints pour assister aux sacrés mystères ? prosternement, adoration, silence. Elle porte à l'agneau sans tache, immolé sur l'autel, des vœux sincères, des pensées pures, des affections spirituelles, l'oblation d'un cœur contrit et reconnaissant, et le sacrifice de ses passions détruites ou du moins humiliées.

Quels égards n'avait-elle pas pour les prêtres de Jésus-Christ, qu'elle considérait comme les ministres de sa loi, et les dispensateurs de son sang et de sa parole ! Ecoutez, esprits moqueurs et libertins, qui prenez plaisir d'abaisser ceux que Dieu élève, et qui cherchez aux dépens de leur caractère le ridicule de leur personne. Elle ne souffrait pas qu'on touchât aux oints du Seigneur, les honorant lors même qu'ils semblaient se rendre méprisables, couvrant leurs faiblesses par sa charité, et voyant au travers des défauts de l'humeur et de l'esprit de ceux que Dieu souffrait dans ses ministères, l'honneur de leur vocation et la dignité de leur sacerdoce. Quelle était sa régularité dans les observances de l'Eglise, qu'elle regardait non pas comme des coutumes de bienséance, ou des institutions d'une discipline arbitraire, mais comme des règles et des pratiques de salut, dont elle ne se dispensa jamais qu'après avoir examiné ses besoins, et rendu à ses pasteurs les déférences nécessaires !

De ce même principe de religion et de sagesse naquit cette bonté si connue et si éprouvée. Que ne

puis-je vous découvrir ici les inclinations généreuses de cette princesse bienfaisante, libérale et charitable ! A qui refusa-t-elle jamais ses assistances ? à qui ne fit-elle pas tout le bien qui dépendit d'elle ? à qui ne souhaita-t-elle pas tout celui qu'elle ne put faire ? Je réveille ici sans y penser, maison désolée de cette princesse, votre tendresse et votre douleur, par le souvenir des bienfaits ou de l'espérance qui vous restait de la protection d'une si bonne et si puissante maîtresse. Elle allait à la source des grâces avec une humble confiance. Elle employait auprès du roi ses sollicitations et ses prières ; prudente sans timidité, pressante sans indiscretion, montrant plus d'impatience dans ses désirs que dans ses demandes, attendant de la bonté du prince plus que de son propre crédit, les grâces qu'il voudrait lui faire. Elle en revenait toujours satisfaite, soit qu'elle rapportât des biens présents ou des promesses pour l'avenir, également reconnaissante de ce qu'on lui accordait avec plaisir ou de ce qu'on lui refusait avec peine.

Combien de lampes précieuses qui brûlent dans le sanctuaire ; combien de vases sacrés qui servent à la gloire du saint sacrifice ; combien de dons brillans suspendus devant les autels, sont des monumens éternels de sa foi et de sa piété libérale ! Combien de familles et de communautés chancelantes ont été soutenues par les secours qu'elle leur donnait ! Que vous dirai-je, Messieurs, de sa charité ? que la compassion semblait être née avec elle (1) ; qu'elle a étendu sa main sur le pauvre ; qu'elle n'a pas fait attendre inutilement la veuve et l'orphelin ; que l'abondance de ses aumônes a répondu à la tendresse de son cœur ; qu'elle a soulagé autant de misérables qu'elle a connu de véritables misères ;

(1) Job. 31. Prov. 31.

et qu'enfin , à l'exemple du Dieu qu'elle servait , elle a été riche en miséricorde (1).

Attentive à tout ce qui peut servir le prochain , elle ne l'est pas moins sur tout ce qui peut le blesser. Qui de vous , sur des bruits incertains , l'ouït jamais parler désavantageusement de personne ? Ne se lit-elle pas une religion de donner un frein à sa langue , en un siècle où l'on blâme indifféremment les vices et les vertus , où l'on se fait une étude des défauts d'autrui , où la malignité des uns se joue de la faiblesse des autres , où , par un juste jugement de Dieu , la vanité insulte à la vanité , et où les plus sages ont peine à se sauver de l'iniquité des jugemens et de la contradiction des langues ?

Echappa-t-il jamais à son esprit vif et présent quelqu'une de ces railleries d'autant plus piquantes qu'elles sont plus ingénieuses , qui cachent beaucoup de venin sous peu paroles , et donnent la mort en riant , selon le langage de l'Écriture (2) ?

C'était sa maxime , que la raillerie ne convient pas à ceux qui sont élevés au-dessus des autres ; que les traits qui partent d'en haut font des blessures plus profondes ; qu'il est inhumain de s'en prendre aux gens à qui la crainte et le respect ôtent la liberté de se défendre et de se plaider , et que de tels discours sont empoisonnés , et par la dignité de celui qui parle , et par la maligne et flatteuse approbation de ceux qui écoutent.

Que si la faute d'un domestique , car peut-on être toujours si juste et si fidèle dans ses devoirs ? ou si la force de ses maux , car peut-on posséder toujours son âme dans la patience ? avaient comme arraché d'une bouche si sage et si circonspecte une parole plutôt sévère que fâcheuse , quel soin ne prenait-elle pas d'adoucir et de guérir la plaie qu'elle avait

(1) Ephes. 2. — (2) Prov. 10

faite ! Elle excusait l'action , elle louait l'intention ; elle offrait ou rendait ses bons offices , accordant le pardon comme si elle l'eût demandé , et justifiant la promptitude de son esprit par la constance et par la bonté de son cœur.

Mais si elle mit une garde de prudence sur ses lèvres pour les fermer à la médisance , elle mit aussi , selon le conseil du Sage , une haie d'épines autour de ses oreilles , pour arrêter et pour piquer les médisans (1). Reconnaissez ici votre ignorance ou votre injustice , vous qui prêtez l'oreille au mensonge , et qui par honneur ou par conscience , renonçant à débiter les médisances , vous êtes réservé le droit de les croire et le plaisir de les écouter. Que faites-vous par vos crédulités et vos complaisances ? Vous animez le médisant , vous réchauffez le serpent qui pique , afin qu'il pique plus sûrement ; vous ne voulez pas être l'assassin , mais vous devenez le complice : et c'est à tort que vous croyez être innocent du sang de vos frères , quand , par vos applaudissemens , vous aigüez les flèches dont on les perce , et qu'au lieu de les protéger vous appuyez le bras qui les tue. « Garde-toi d'écouter la méchante langue , dit le Sage (2) : ne t'avise pas d'être complaisant à ceux qui parlent mal du prochain , si tu ne veux porter leur péché , » dit-il encore. Et quelle marque donne le Saint-Esprit de la justice et de l'innocence d'un homme de bien ? C'est de n'avoir pas reçu favorablement l'opprobre et la médisance contre ses frères : *Qui opprobrium non accepit adversus proximos suos* (3).

Ce fut là le caractère de madame la dauphine : bien loin d'avoir de la crédulité , elle n'eut pas même en ces occasions de la patience. Elle rompit l'iniquité , et fit la guerre au détracteur. Combien de

(1) Sepi aures tuas spinis. Eccl. 28.

(2) Eccl. 28. — (3) Ps. 142.